

Cela aurait pu s'appeler le *Blanc-Seing de Marguerite*, ou bien encore *Maître Martin*, du nom d'un conte d'Hoffmann auquel la pièce n'est pas étrangère. Peu importe le titre, du reste; l'intrigue est simple, elle est amusante, bien conduite, et à côté de situations pathétiques, il y a le petit mot pour rire, le trait caractéristique du véritable genre de l'opéra-comique.

La toile se lève sur un puits entouré de vigne vierge et de clématite, au second plan on aperçoit un petit village des environs de Bamberg, dont les toits de brique rouge se détachent sur l'azur du ciel; un peu plus loin se dessine la silhouette pittoresque d'un couvent gothique. Accoudés sur la margelle du puits causent Reynold et Marguerite.

Les doux propos des deux jeunes gens sont interrompus par le chant du départ des compagnons tonneliers. Reynold, ouvrier comme eux, s'apprête à les rejoindre, et pour dissiper les doutes de Marguerite, tristement préoccupée du retour de son fiancé, il lui remet un papier au bas duquel est sa signature, la laissant libre de le remplir comme bon lui semblera. Le mariage du dénouement se fait pressentir dès le premier acte.

L'oncle Martin qui avait bien envie de mourir en déshéritant son neveu, n'a pas eu le temps grâce à une attaque d'apoplexie, de réaliser son projet barbare.

Reynold est devenu riche; il a oublié Marguerite qui a quitté le village, et il va s'unir à Mlle Berta, fille d'un ancien militaire tué dans les combats, laquelle est venue, après la mort de son père, demander un asile au couvent voisin. Nous sommes dans la maison de Reynold; on entend retentir le marteau des ouvriers confectionnant le foudre gigantesque destiné à l'évêque de Bamberg, baril microscopique si on le compare au foudre d'Heidelberg, que nous avons admiré à notre dernier voyage en Allemagne.

Bertha est là, surveillant les préparatifs de la noce. On carillonne à la porte de la maison. Entre une jeune fille à l'air timide et doux, au maintien décent: c'est Marguerite qui vient offrir ses services à la dame du logis. Berta questionne l'étrangère et celle-ci, après lui avoir avoué son amour pour Reynold, décline son nom: Marguerite Muller. Berta retrouve en même temps une sœur et une rivale.

Le père de Berta, avant de mourir, a confessé à sa fille un petit péché de jeunesse; en entrant dans une ville conquise, il a usé un peu brutalement des droits de la guerre à l'égard d'une demoiselle bavoise appelée Charlotte Muller. Marguerite est le fruit de cet amour d'un instant, et, pris de remords à la fin de sa carrière le vieux soldat appelle toute la sollicitude de Berta sur la pauvre enfant abandonnée, dont la mère a succombé sous le poids de sa douleur. Berta se dévoue et jure d'unir Reynold et Marguerite. Pour en arriver là, sa première idée est de remplir le blanc-seing de Reynold par une promesse de mariage; Jacobus, un usurier lettré, s'offre pour rédiger l'acte matrimonial, et, en fin matois qu'il est, il écrit au-dessus de la signature du tonnelier une donation pleine et entière, faite à son profit de tous les biens du jeune homme; puis il se présente bravement pour entrer en jouissance de la propriété perfidement acquise. Heureusement, Berta parvient à ensorceler le traître, des mains duquel elle retire le fatal écrit.

Marguerite, qui, dans un moment de désespoir, s'est précipitée dans l'étang voisin, est repêchée à temps; elle tombe dans les bras de Reynold, et Berta, satisfaite d'avoir accompli la volonté de son père, offre sa main à Tobias, le contre-maître de Reynold, un brave garçon que sa modestie empêchait d'envisager comme possible

une pareille union. La joie est dans la maison, et les tonneliers *entonnent*, avec une verve d'autant plus accentuée, leurs bruyans refrains.

Notre but, en négligeant quelques incidens de ce petit drame germanique, a été de ménager d'agréables surprises à ceux de nos lecteurs qui iront applaudir l'œuvre nouvelle de MM. de Leuwen et Brunswick.

L'auteur de la partition, M. Gevaert est un jeune musicien belge qui nous a donné l'année dernière un agréable échantillon de son talent: *Georgette*, petit opéra-bouffe, joué au Théâtre-Lyrique sous la direction de M. Jules Séveste, a mérité les éloges unanimes de la presse et a valu à M. Gevaert une réputation précoce.

Dans le *Billet de Marguerite*, le talent du compositeur s'est révélé avec plus d'ampleur et de maëstria; il s'est montré dans toute sa force, il s'est laissé aller à tout le charme de sa fantaisie; nous ne croyons pas qu'il soit possible de pousser plus loin l'habileté du faire et le sentiment scénique.

L'ouverture du *Billet de Marguerite* présente, enchaînés l'un à l'autre, trois des principaux motifs de l'ouvrage; la péroraison de cette préface symphonique, brillante et rythmée, est une mouvement de valse.

Le chœur d'introduction chanté dans la coulisse, et accompagné par un seul cor, a beaucoup de couleur; nous aimons aussi la chanson de Tobias: *Enfans de la vieille Allemégne*, et le duo suivant, dans lequel on trouve d'heureux agencemens de rythmes et de jolis détails.

Le chœur des jeunes filles, chanté à l'unisson, n'offre rien de saillant, mais il est coupé par une romance très pathétique et d'un bon style; vient ensuite un joli duettino et un second duo plus sérieux émaillé de fraîches pensées et d'ingénieux dessins dans l'accompagnement. La toile tombe sur la reprise du premier chant.

Le second acte est, à notre avis, le meilleur de la partition; les couplets du tonnelier de Bamberg ont une allure pleine de gaîté et de franchise; le refrain est accompagné par les *pan, pan, pan* du chœur, harmonie plus ou moins imitative, onomatopée pour laquelle quelques compositeurs modernes ont une prédilection toute particulière. L'air du *De Profundis* a une physionomie très originale et offre dans les différentes parties dont il se compose d'excellens contrastes. La romance de Marguerite: *Ah! Prenez-moi*, est d'une expression touchante; il y a dans cette inspiration une sensibilité réelle, un élan parti du cœur.

Le duo des deux femmes a produit beaucoup d'effet; il a tort de rappeler le duo de la *Norma*, et la coda nous semble manquer un peu de distinction: ce n'est pas moins un morceau d'une bonne facture, rempli d'une chaleur communicative.

Après un chœur vigoureusement rythmé arrive un délicieux petit trio, spirituellement écrit, et dont le motif est ramené par des gammes ascendantes et rapides s'enchaînant d'une manière tout à fait neuve et inattendue.

Nous citerons au troisième acte les couplets de Jacobus, étincelans de verve comique; un beau duo entre Reynold et Marguerite; un chœur à bouche fermée, et le final, qui a une ampleur toute magistrale.

Pourquoi faut-il que ce morceau, qui vaut bien la peine d'être entendu, soit exécuté à l'heure où les lorgnettes rentrent dans leurs étuis, au moment où la crainte

de la foule, obstruant les couloirs, entraîne les dilettanti du bon ton dans une fuite précipitée?

Nous avons fait la part de l'éloge assez belle à M. Gevaert pour qu'il veuille bien nous permettre de lui adresser quelques observations critiques.

Son opéra est beaucoup trop long et pèche généralement par un défaut d'unité dans le style; on y retrouve çà et là certains rythmes, certaines formules, qui témoignent des souvenirs rapportés par M. Gevaert de son séjour en Espagne, où le gouvernement belge l'envoya, il y a quelques années, remplir une mission d'art.

Nous avons remarqué aussi quelques légères fautes de prosodie, et entre autres celle-ci: Tobias ou Reynold chantent: *Grace au travail...* et on entend très distinctivement: *Grassot-travaille*.

Dans les morceaux de demi-caractère, les trombones pourraient être employés avec un peu plus de sobriété ou même laissés de côté, ce qui vaudrait même mieux.

En somme, le *Billet de Marguerite* a obtenu un très grand succès, et il établit d'une manière incontestable la réputation de M. Gevaert, comme compositeur dramatique.

Mme Deligne-Lauters, qui a débuté dans le rôle de Marguerite, est une toute jeune femme dont nous avons vanté déjà, en maintes occasions, la magnifique voix, d'une si merveilleuse étendue, d'un timbre si pur, si velouté et si sympathique; elle acquerra bien vite cette expérience qui lui manque encore comme actrice, et ne tardera pas à être une des étoiles les plus resplendissantes de l'art.

Mme Meillet prête au rôle de Berta tout le charme, toute la poésie de son talent: on dirait une fraîche et gracieuse figure, aux lignes pures et délicates tracée par le burin d'Albert Durer.

Son talent de cantatrice est au niveau de son talent de comédienne. Meillet est un artiste du plus grand mérite; il chante avec un brio et une verve incroyables; il est bon musicien et on le sent bien.

Colson est très amusant dans le rôle de Tobias, Achard a une voix agréable; il chante avec goût et nous voyons en lui un artiste d'avenir.

A mardi prochain, la reprise de *l'Étoile du nord*, dont le succès se répand dans toute l'Europe, et qui vient d'être exécutée à Stuttgart devant une galerie de notabilités princières, au bruit d'applaudissemens enthousiastes dont l'étiquette n'a pu réprimer l'élan.

LA PRESSE, 17 octobre 1854, p. 2.

Journal Title: LA PRESSE

Journal Subtitle:

Day of Week: Tuesday

Calendar Date: 17 October 1854

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year: 18

Series:

Issue:

Livraison:

Pagination: p. 2 [of 1-2]

Title of Article: Feuilleton de la Presse du 17 oct 1854

Subtitle of Article: Théâtres – Théâtre-Lyrique—*Le Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert.

Signature:— Théophile Gautier

Pseudonym —:

Author: — Théophile Gautier

Layout: Feuilleton

Cross-reference: